

Mon fils ne savait pas

Comment l'aurait-il pu ? Ce ne sont que des rêves éveillées, suite peut-être d'un vrai rêve, dont l'intensité aurait permis de retrouver la scène lors des journées ordinaires.

L'église de mon village que je connaissais d'y aller une fois par semaine pour l'école du dimanche, toujours accompagné de mes deux grands frères. Par ainsi l'église m'était devenue familière, presque accueillante, avec ses trois grandes fresques, la foi, l'espérance et la charité. Malheureusement si je sais que la foi se trouvait au fond de la salle, plus large que les autres avec des chanteuses du Chœur de dames du village, je n'arrive plus à situer de manière précise les deux autres, la charité sur la paroi de droite et l'espérance sur celle de gauche ? Pourvu qu'il y fasse un peu tiède alors que la salle, pour le chauffage, est entièrement dépendante d'un gros fourneau noir que l'on trouve à proximité même du chœur. Une température supportable au mois de décembre, par exemple, alors qu'il y a déjà l'ambiance de Noël.

Ce rêve dont je parle était-il aussi consécutif à cette ambiance, à ces lumières que l'on se promettait pour bientôt, un arbre dans chaque maison, et le grand sapin à l'église, décoré d'une multitude de grosses boules argentées et de bougies, et de cheveux d'ange, et de soleils que l'on allumerait le soir de Noël. On peut dire aussi des épis de Noël.

Voilà donc les conditions en lesquelles serait éclos mon rêve. Issu de manière directe de mon amour pour cette église, simple de formes, avec même un devant austère de n'avoir pas encore reçu l'élégance d'un porche de bois qui serait une réponse à trop de modestie. Mais en ce temps-là on ne remarquait rien de tout cela, c'était l'église de notre village telle qu'on l'avait toujours connue.

Une église qui nous accompagnait dans la vie. Elle était là, en ce qui pour nous représentait le cœur de notre modeste agglomération. Elle semblait garder la place dite justement de l'église, avec pas loin le restaurant du Cygne, le Vieux Moulin dans son trou, la laiterie où notre père en était l'acheteur de lait, la boulangerie, propriété du village, gérée par Alfred Rochat dit Titié, et puis le local des pompes et, nous rapprochant de l'église, la fontaine portant ce nom. On voyait de l'autre côté de la route, la longue façade du Vieux Cabaret, de bise et de vent, avec son immense néveau, et en prolongation de l'église, à vent, le Bugnon, singulière construction bourgeoise du début du XXe siècle.

On passait devant elle pour nous rendre au village, pour aller chez notre grand-mère ou à la forge qui n'était pas loin de là. Mon père plus que nous encore passait devant, qui devait se rendre à la laiterie deux ou trois par jour, voire plus. Il la contournait sans cesse, avec son vieux vélo militaire noir maintes fois réparé. Elle était si présente, cette église, tellement présente. Et de plus avec les heures qu'on lisait sans cesse sur le cadran du clocher, avec le tintement de la cloche pour les heures, le balancement de l'une des deux pour signaler midi et surtout le son presque prodigieux des deux cloches battant ensemble pour rappeler aux fidèles

le culte du dimanche à neuf heures déjà, et puis bientôt d'une volée plus heureuse et plus formidable encore, à 10 h. 30, alors que les gens y rentraient pour le culte où le pasteur s'évertuerait à raconter des choses insensées où nous autres enfants, lors d'une rencontre parents-enfants qui se déroulait une ou deux fois par année, nous n'y comprenions rien. Mais strictement rien.

Telle était mon église bien-aimée malgré toutes ces réticences. Mieux encore avait été imprégnée en nous l'empreinte que ces fréquentations régulières avaient laissée. Je n'y pénètre plus que quelques fois par année, lors des enterrements – il n'y a plus de mariage – et bien entendu pour la fête de Noël. Le reste du temps, par ailleurs, pour éviter les déprédations, elle reste fermée.

On est petit. La mort que l'on devine ne se présente que sous une forme un peu vague et lointaine. On en a parlé. Que sera-t-elle vraiment ? On ne le sait pas. Mais moi, en ce grand rêve si tenace et dont je garde encore les traces, j'ai résolu ce problème. Je serai un ange, l'un de ceux que l'on voit sur certaines de ces images de Noël. Avec deux ailes toutes blanches dans le dos. Et étant ange, je ne mourrai pas vraiment. Au contraire, j'aurais conquis l'éternité. Et malgré qu'il ne me soit pas possible de monter dans le ciel pour rejoindre la lumière des étoiles, je serais heureux rien que d'être dans la proximité de l'église que je ne quitterais guère. Il y aurait naturellement de la neige et des lumières. Je vivrais sur le toit, pour monter quand même parfois plus haut que le clocher, et de là-haut contempler mon village.

Je suis là jour et nuit, toujours avec de la neige. Et je suis bien. Et je vole et me pose ici ou là. Je veille aussi. Je veille sur les habitants de ce village, sur vous et sur vos enfants. N'ayez crainte, il ne leur arrivera rien. Et puis il n'y a que peu de voitures en ce temps-là, et toutes sont attentionnées à ne créer aucun dommage. Je vois une kyrielle de gamins. Ils sont braves. Juste un ou deux qui en font plus pour montrer qu'ils sont là, qu'ils sont même là plus que les autres. Cette manière de prouver leur vie qu'ils trouvent sans doute supérieure à celle de leurs complices de jeu.

J'ai veillé sur mon village. La preuve, il est encore là trois quarts de siècle plus tard. J'ai veillé sur lui même si peu à peu il a perdu de son âme en abandonnant ses commerces. Il y avait là la laiterie que l'on a fermée. La boulangerie dans moins d'un mois n'existera plus. Reste le restaurant du Cygne. La forge était sans doute la plus vivante de toutes ces petites entreprises, familiales le plus souvent, à cause des grands coups de marteau du maréchal sur l'enclume. Elle s'est fermée elle aussi. Et plus loin, il n'y a plus la coopé, comme on disait. Plus rien jusqu'au bout du haut du village, et si vous alliez contre en bas que l'on appelle les Crettets, il n'y plus rien non plus. Le village s'est vidé de son activité et moi, malgré cette débandade, je veille toujours. Serait-ce malheureux, de rester là si longtemps ?

Et je te retrouve, mon église. C'était avant Noël. L'école on la laisserait bientôt. Mais non sans avoir les derniers jours bricolé des étoiles que l'on avait découpées dans du papier brillant, argenté, bleu ou rouge, et puis d'autres couleurs aussi. Des feuilles merveilleuses dans lesquelles, toutes belles lisses et lumineuses, on

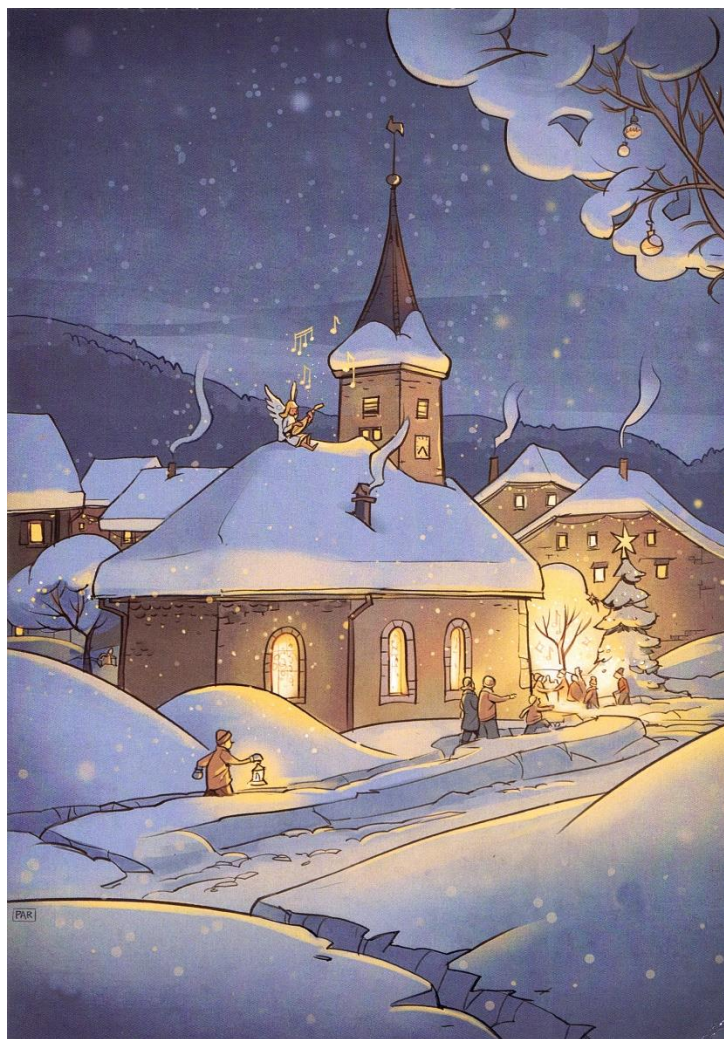
hésitait à mettre le ciseau. Quelles journées. Peut-être était tombée pour le soir du Noël à l'église, une bonne couche de neige. Alors ce serait plus beau encore.

C'est en ces temps-là qu'est né mon rêve. Celui d'une vie infinie. On n'a jamais froid même que l'on est sur le toit ou le clocher. On trouve bien un espace secret pour se reposer et dormir. Car les anges, je le dis, eux aussi ils dorment. Ils prennent du repos. Ils rêvent. Mais comme ils sont anges, leurs rêves ne peuvent pas être aussi fabuleux que le mien ! Ce sont des choses que j'imagine.

Et je me suis trouvé très bien d'être un ange. Et quand mon fils m'a fait retrouver mon état, je n'en ai pas cru mes yeux. C'était effectivement moi qu'il avait dessiné sur le toit de cette église. Et même qu'il ne savait rien de mon rêve.

Entre nous soit dit, cet ange, il l'avait copié de cet admirable Franquin qui, pour l'avant-dernière fois, pour une couverture du journal Spirou, avait donné un dessin fabuleux peuplé non pas par un seul ange, mais par plusieurs allant dans le ciel ici ou là, certains jouant sur une viole une musique divine.

La lecture, le rêve, une réalisation tardive, tout se tient.



Me voyez-vous, là-haut, sur le toit, qui veille sur le village...

